



**corinne lovera vitali**scrute

le travail



“Et si l’on me demandait quels sont les devoirs d’un écrivain [...] je répondrais toujours qu’ils consistent à mener les hommes, voire à les entraîner avec enthousiasme, vers les expériences que font les écrivains.”

Ingeborg Bachmann

“Ah! oui, les femmes, oui, bien sûr. On n’écrit pas sur les bouches d’incendie ou les bouteilles d’encre de Chine vides.”

Charles Bukowski



## larollingstone

*Bobi to Bobi*

C'est dans la peau, c'est devenu de la peau c'est ma peau désormais, cette chanson que j'écoutais il y a trente ans c'est la même en plus grand, elle est grandie de trente ans de mon écoute et moi de la sienne, je mets les écouteurs, la chanson dort dans mon ordinateur, il y avait avant un tourne-disques posé par terre dont le bras était consolidé avec un pinceau, la moquette était grise et froide et la lumière toujours trop forte, la lumière est toujours trop forte, je tire les volets à moitié je tire les rideaux je mets les écouteurs pour qu'il me chante dedans, je peux chanter si je veux je peux chanter avec lui, par-dessus sa voix dont je connais chaque note, dont chaque imperfection m'est douce et berçante et adorable et désirable et stimulante et élevant et parlante parlante, chaque faiblesse chaque excès chaque sourire retenu chaque clignement de ses yeux, et ses sourcils parfois se froncent il est légèrement absent, il tend son cou vers le micro il incline la tête sa bouche chante à l'oreille du micro il est tout entier dans cette voix qu'il s'est faite, son pied droit bat une mesure légèrement pas en mesure, comme l'espèce de piano

qui chante avec sa voix, c'est un piano de boîtes de conserve défoncées qui jouent faux, comme le battement de son pied ou le mouvement de son menton ou la façon dont les mots sortent de sa tête pour entrer dans ma tête ça joue tout à côté ça joue tout faux tout ensemble ce corps cette voix ce piano cassé dans mes oreilles pendant trente ans, c'est un voyage, il n'est pas terminé, je n'en ai pas terminé avec cette façon d'aimer, je n'en ai pas fini avec la beauté de cette chanson, cette voix qui chante cette chanson, cette voix, cette chanson dans mes oreilles, la beauté sans cesse en remonte comme d'un puits et déborde et m'inonde et m'inonde de plaisir, du surprenant plaisir qui me vient de qui ne m'aime pas, qui ne me connaît pas, n'en a rien à fiche de moi, chante, donne tout son corps mal fichu dans sa voix et ses mots, ses mots je peux les entendre comme si je les avais écrits je sais bien ce qu'ils disent il m'a appris à l'entendre c'est lui qui m'a appris sa langue en chantant, il m'a touchée, il a ouvert mes oreilles à sa langue et encore aujourd'hui je ne connais rien d'aussi beau, c'est une rengaine croyez-vous mais c'est exactement le contraire, la surprise m'est assurée chaque fois, chaque fois ce plaisir et chaque fois entier et neuf, je peux laisser filer mes pensées en confiance je peux les laisser se mélanger sans crainte je trouve mon plaisir dans tous les coins de cette voix qui chante je me laisse partir je pars avec, je glisse ça file ça défile jusqu'à ce que je me retrouve dans le bruit du glissement de ses doigts sur les cordes de la guitare, aujourd'hui, trente ans après aujourd'hui je suis là, dans les petits gémissements d'insectes sous ses doigts, souf-souf, c'est moi là sous ses doigts, je gémiss comme une corde électrique sous ses doigts, sous les doigts aimés la voix aimée les mots aimés

c'est tout amour, tout cet amour qui me coule dessus souf-souf cet amour qui me vient de qui ne me connaît pas, qui ne m'aime pas, et moi je glisse dans la beauté qui m'ignore, je glisse sous ses doigts c'est peau contre peau c'est dans la peau désormais, c'est tatoué.

## flaque

On s'achète des choses. Un téléphone un écran une voiture d'occasion, des meubles des vêtements des abonnements. Même quand on ne gagne pas beaucoup d'argent on s'achète des choses, chères pas chères, des palettes de choses, dans des emballages qu'on achète aussi, et quand on ne veut plus des choses qu'on a achetées on achète le droit de les jeter dans des bennes pour pouvoir acheter d'autres choses. On s'endette, on se met des crédits sur le dos ou on se met des besoins de choses sur le dos pour des années, qui sont nos années de vie. On est la classe moyenne. Ça nous facilite la vie ou ça nous la complique. Connaître la peine quand on est à l'aise ou être pauvre mais apaisé, on ne saurait plus quoi faire de ce conte de fée.

La vie matérielle représente depuis toujours un risque élevé d'invasion et de contamination pour moi. Les choses sont une source d'angoisse, leur présence est trop forte. Elles sont physiques, et pourtant inertes, elles se voient beaucoup, et elles ont un prix, une valeur qui les rend précieuses, elles doivent

être entretenues, réparées, soignées. Même et surtout par moi il semblerait, qui me suis retrouvée seule à de nombreuses reprises dans des processus d'hyper-choses tels que déménagements et successions, jusqu'à ces jours derniers où j'ai décidé de me débarrasser du *maximum* des choses que je possède, ce qui par suite de ma maladie de la tabula rasa est très peu.

Le respect dont les choses bénéficient est parfaitement proportionné au monde. Pourtant la seule idée qu'une voiture ne devrait pas être éraflée ou un vêtement déchiré est insupportable. Car ne devrait-on pas veiller à ce que seule la peau ne soit ni éraflée ni déchirée, et puisque nous en convenons certainement à l'unanimité pourquoi dès lors est-ce moi qui me sens disproportionnée.

Telle est la seule suite de pensées que je suis capable de produire à propos de mon angoisse. Toutefois cela fait si longtemps que je suis habituée à mes projections ambivalentes sur la vie matérielle que je peux croire qu'elles la constituent, au point que l'inquiétude qu'elles me fournissent me convient aussi, la plupart du temps. Lorsque cela devient intenable j'écris ceci, qui me semble être une séance de démaquillage, comme je le ferais avec un top-model, pour découvrir la femme cachée sous les couches de fond de teint, mais que sans doute je n'aurai pas le temps de bien connaître.

Toute bonne phobie empêche généralement d'en parler correctement. Elle brouille l'esprit elle coupe les jambes les bras vous en tombent. Ce sont des expressions justes. Quand je

n'ai pas l'énergie nécessaire pour me mettre au travail la vie matérielle peut attaquer directement mon corps et je ne veux alors que fermer les yeux, échapper et rêver. En revanche lorsque j'atteins mon point d'équilibre il me suffit de neutraliser les choses pour pouvoir travailler. Quelquefois c'est un peu long, je dois étendre le linge, faire les courses, aller chez le mécanicien, réparer une des milliers de lampes qu'au long des années j'ai achetées au bric-à-brac à côté de chez moi, là d'où viennent toutes mes choses, et là où la plupart repartent. Il ne m'est pas encore arrivé de racheter des choses que j'avais apportées au bric-à-brac, surtout parce que je me sentais alors glisser dans une zone vraiment trop compliquée pour moi – trop de couches. Mais j'ai souvent vu une chemise, une assiette, un cadeau qu'on m'avait fait, me regarder depuis les étagères empoussiérées où ces ex-choses miennes étaient entassées avec d'autres. Je n'ai pas senti de reproche dans leur attitude fixe. Pas plus que lorsqu'elles étaient chez moi. Mais précisément cette inertie précieuse que je ne supporte pas chez telle ou telle d'entre elles, et qu'elles ne perdent donc pas en n'étant plus possédées par moi.

\* \*  
\*

J'ai écrit dans *C'est Giorgio* que je trouve souvent des choses tombées quand je vais sur les chemins. Cqfd, je peux même en faire un livre. Chacune de ces petites choses trouvées prend une place et une valeur importantes pour moi, chez moi. Et je crois que mes livres, je veux que mes livres leur ressemblent. Ressemblent à leurs personnages tombés retrouvés.

Ressemblent à Giorgio tout seul entre champs et forêt, ressemblent à Kid parti, à Nitti à Lise à Jim et même à Mon chien. Qu'ils les incarnent. Aussi bancals et mutiques ou digressants qu'ils soient, comme le sont les gens.

Il n'est pas difficile de comprendre que je ne souhaite tout simplement pas que mes livres soient des choses. Je veux qu'ils soient des êtres. Dès lors il est logique que ma phobie ait aussi incorporé les objets livres, les salons, les bibliothèques, les librairies, où je ne vais presque plus. Comme j'ai du mal à voir les individus dans un wagon de tgv je ne vois plus les livres lorsqu'ils sont en piles ou en palettes. Pour mon autodéfense je pense que cette maladie des yeux m'a été transmise par la direction du Transport et de la Culture réunies. Car j'ai pu constater que je sais encore rencontrer quelqu'un sur le quai de la gare de Veynes, Hautes-Alpes, et un livre à peine entraperçu par-dessus une épaule.

Cette affaire tout enroulée où les livres doivent être leurs personnages qui eux-mêmes doivent être des êtres, cette affaire où le livre comme son texte est fichu comme vous et moi, je vois aujourd'hui qu'elle me rapproche davantage de la peinture que de la littérature. Elle me colle au matériau, au cadre, au format de la peinture, à la présence unique qu'a la peinture. Et elle m'éloigne d'une certaine forme d'édition, ce dont je me rends compte ces jours en même temps que j'atteins le fond des placards que je vide, là où sont restées plaquées toutes ces années les lettres de condoléances immobiles. Cette affaire m'éloigne de ce qui serait le bien fichu, elle me colle au fichu.

\* \*  
\*

L'angoisse est arrivée quand j'étais trop petite pour imaginer que je pourrais par exemple prendre la lutte armée contre le monde industriel, puis en grandissant la peur s'était déjà confortablement installée en moi je ne pouvais plus prendre part à quoi que ce soit de collectif et je me suis mise à regarder la lutte armée comme je regardais tout de la vie matérielle. Il semblait que rien n'allait pouvoir jamais venir alterner. Flux reflux, je croyais que nous étions des petits poissons dorés destinés à la volupté, ou je ne croyais pas car j'étais aussi venue dans une famille où les croyances en ce qui n'est pas visible avaient peu de crédit mais pas la force du désir, et je désirais, je désirais ne pas tuer l'animal précieux en moi, je désirais que nous ne soyons pas que marée. Par-dessus la marée ma nausée ce sont les artistes qui m'ont réconfortée. Je les ai vus, ils consacraient leur temps, ils consacraient leur vie en ennemis des choses. Les placards débordaient les bennes débordaient les supermarchés débordaient, mais les artistes étaient au travail contre ces débordements, depuis toujours, pour toujours.

Les autoroutes débordent de plus en plus pourtant et les gares et les aéroports les parkings les centres commerciaux, ça a empiré, ça me reprend parfois. Flux reflux, rejet rejet. Mais je suis aidée par la lumière qui entre dans l'atelier. Bien drue le matin, laiteuse l'après-midi, elle éclaire tout et éclaire tout différemment. Elle lutte et m'arme contre les débordements. Il y a des images, de la musique, des livres, des cahiers, des



archives. Un lit. L'ordinateur en veille dans sa housse de mousse noire et la petite valise chinoise qui contient le préampli et le micro, ce sont mes vrais bagages désormais. Les voir peut suffire à me réjouir. La promesse qu'ils contiennent apaiser mon angoisse. Et peu à peu l'espoir d'amour, qui a vécu sa vie avec intensité, est venu se loger lui aussi dans ces bagages, il n'en est plus vraiment distinct.

\* \*  
\*

J'écris ce qui suit, mes sept ans mes quatorze mes trente-cinq, parce que je veux le voir publié. Parce que ce qui est publié, le livre, me permet aussi de continuer à transporter les petites valises noires dans la maison, et d'aller et venir entre la maison et le bric-à-brac en me souciant qu'un peu de ma conception de l'ordre des choses, leur place, me sauve de l'angoisse à cohabiter avec l'avidité du monde, qui s'est entrechoquée avec la mienne.

*J'ai sept ans.* Je comprends que tout a disparu, sauf l'écriture, qui inclut les images et la musique, et que je vais disparaître aussi, comme finira par disparaître notre trafic marchand. Des personnes et des mondes étrangers les uns aux autres dans le temps et dans l'espace ont en commun leur disparition, quand l'écriture est permanence dans le temps et dans l'espace. Les mots que je lis, les images que je regarde, cette chanson que j'écoute, sont les flaques éternelles de notre disparition, de nos mortes activités. Flaques comme miroirs, ayant capté la lumière, c'est fait c'est terminé, et qui la restitueront en per-

manence. Miroirs pas dorés, pas très grands, mais nombreux, et dans la marge. Flaques de lumière passée, dans mon corps petit de sept ans, très vivant.

*J'ai quatorze ans.* Au moment où je me heurte à lui je comprends que mon père, qui n'y est pas destiné, aime l'art et aime les artistes. Ceux qui n'aiment pas l'art et n'aiment pas les artistes dénigrent cette façon que j'ai de dire *aimer l'art*, tandis qu'ils n'ont pas de mal à dire et à entendre dire "aimer l'astronomie" ou "aimer voyager". Mon père a sa façon avait fait place à l'art et à la poésie dans sa vie simple, dans son monde de travail, d'argent, d'efforts physiques, d'ambition, de guerrier. Rien ne pouvait être plus important que l'art, rien d'aussi beau, rien d'aussi haut.

*J'ai trente-cinq ans.* J'ai essayé durant quelques années de vivre normalement mais je perds ceux que j'aime. Je perds ceux qui m'aiment. Je ne peux plus faire que lire, et écrire mais à côté, je dois faire en plein, en central, je dois être mon propre fournisseur, je dois fabriquer mes propres flaques sinon je mourrai, et je ne veux pas déjà mourir. En faisant ça je sais que je passe à la fois du côté de ceux que mon père admire et du côté de ceux qui me procurent du plaisir. J'aurais pu le faire dans mon corps de quatorze ans. Mais j'ai d'abord passé trente-cinq ans à ne faire qu'aimer l'art et aimer les artistes. J'ai attendu d'être contrainte à pénétrer une morgue pour ne faire qu'écrire. Je le sais que je resterai isolée pourtant. Mais comme une flaque. Parmi les flaques.

## la maman

Ce qui est dit des livres illustrés pour les enfants vient en général de critiques spécialisés ou de chercheurs, ou de psychanalystes d'orthophonistes d'éducateurs, de ceux qui se soucient prioritairement des enfants, pas d'art ou de littérature ou de poésie par exemple. Et ces experts peuvent parfois donner l'impression que faire des livres illustrés pour les enfants c'est proposer sa propre contribution à leur éducation, ou carrément à une espèce de thérapie. Mais ce qui est dit des livres illustrés pour les enfants quand on écrit les textes qui vont être illustrés malheureusement c'est en général la même chose.

Ce qui est dit des illustrations quand on écrit les textes qui vont être illustrés souvent c'est très pauvre, ça revient à dire "Ça me plaît." Ce n'est pas très intéressant. Ça ne m'a jamais plu que ça se passe seulement comme ça. J'ai toujours eu l'impression que même sans le vouloir si moi aussi je disais ça je restais condescendante vis-à-vis de l'illustrateur, parce que quand ce que j'entends à propos de mes textes c'est "Ça

me plaît”, souvent de la part même de l’illustrateur, rien ne pourrait être aussi peu intéressant à entendre sur son propre travail, alors pourquoi je ferais ça à d’autres.

J’ai fait ça à d’autres, pas nombreux, pendant la courte période où j’ai voulu faire des livres “normalement”. Leurs illustrations venaient à côté de textes que j’avais écrits, avec de la couleur et des personnages dessinés qui ne m’ont jamais semblé avoir un vrai rapport, une relation, avec la ou les personnes qui existaient dans le texte. Plus jamais après que les livres étaient terminés je n’ai pensé à ces histoires en pensant réellement aux dessins que les illustrateurs avaient fait. Et si je me force à y penser maintenant je vois ces dessins comme des vêtements, ou des complications, ou des transpositions, ou des obligations pour avoir le droit de publier des textes pour les enfants, ou des super écrans pour mes super textes. Ce sont de bons dessins, mais qu’est-ce qu’ils ont changé à ma façon de penser ces étranges textes courts que j’écris pour les enfants. Qu’est-ce qu’ils m’ont fait. Rien. Bien sûr la mission des illustrateurs n’est pas de me faire quelque chose. De changer quelque chose en moi. De m’intéresser violemment. Quelle est la mission des illustrateurs exactement. On nous a accouplés dans certains livres comme des amants de passage. Ni amour ni désir, un peu de plaisir chacun pour soi et hop on va coucher ailleurs.

Les illustrateurs en général ne parlent pas à l’auteur, ils ne le souhaitent même pas. Souvent ils ne le souhaitent surtout pas. Ils sont très courtisés par le milieu du livre de jeunesse, et en tant que gros pourvoyeurs ils sont par ailleurs grassement

rémunérés si on compare leur avance à celle des auteurs à qui il est dit que “C’est normal parce que les illustrateurs passent beaucoup plus de temps à dessiner.” Je pense que ce seul geste économique qui fait de l’illustrateur le fortiche de l’équipe déclenche fatalement chez lui une occupation de l’espace-lit bien précise. D’une façon, cet amant va devoir faire ses preuves pour justifier les dollars qu’on lui file. Et il va avoir tendance à le faire d’une façon étalon, d’une façon spectaculaire. Sans parler à l’auteur soit par culpabilité soit par machisme obligés, et acceptés par lui via son contrat, il va avoir tendance à injecter une belle dose de sa propre puissance dans le livre, et souvent quant à moi je trouve que si puissant et si brillant qu’il se montre il finit par éreinter son objet. Le petit personnage central de l’album, ce héros pourtant fragile, dont je suis la maman.

\* \*  
\*

En tant que maman d’une dizaine d’enfants pas tous aussi bien traités les uns que les autres je me suis récemment posé la question. Pourquoi ai-je fait certains de mes enfants. Est-ce qu’on fait des enfants avec des amants de passage. Est-ce qu’on fait des enfants avec des inconnus. Est-ce qu’on fait des enfants juste pour dire “Regardez mes enfants.” Pourquoi fait-on des enfants-livres. Pourquoi est-ce que j’ai accepté de faire des enfants-livres avec des illustrateurs-pères qui passent après. Avec des pères professionnels, qui veulent *vivre* de leur activité de père. Quelle est cette forme tordue de conception. Pourquoi l’ai-je acceptée quelquefois. Est-on payé pour être

parent. Fait-on des enfants pendant une passe. Ou en tirant un petit coup. Si par malheur ça arrive on doit avorter, divorcer, ou se battre pour la garde exclusive.

C'est dans ma propre mare que je lance le pavé. Pendant la courte période où j'ai voulu faire des livres normalement je pense que ce que je voulais en réalité c'était intégrer de force le fantasme d'une vie normale. La marginalité croissante de ma vie, qui s'accroît avec le temps, par périodes peut m'inquiéter, m'angoisser, me faire paniquer. Avant que calmement je puisse de nouveau la reconnaître pour ce qu'elle est, et profiter au moins de ce qu'elle m'apporte de précieux, au lieu de plonger en aveugle dans ce qu'elle m'a ôté de précieux. Ce qu'elle m'apporte de précieux c'est précisément la possibilité de fabriquer mes livres selon mon désir. Tandis que lors des attaques de panique j'ai couché avec n'importe qui, ce qui n'est pas grave en soi, mais j'ai couché avec n'importe qui en espérant qu'il pourrait être, plus qu'un amant, un amour. Ça ne dévalorise pas l'autre, ce n'est pas lui qui est n'importe qui, c'est à mes yeux qu'il est interchangeable, et de peu de valeur sauf pour ses capacités anatomiques, ou ses capacités en dessin anatomique, à cause de ses incapacités à aimer notre enfant.

**jean-clair bonnel**

*pintor* - 2003 - et dans le cd *non non non* - 2004

*theme* - 2005

**arno calleja**

*aujourd'hui, vous savez* - 2003

*dans* - 2003

*merci d'accélérer* - 2003

*quelqu'un cherche* - 2003

*tout le monomonde monologue* - 2003

*la chanson* - dans le cd *non non non* - 2004

**emy chauveau**

*une vie de maupassant* - 2005

**claire colin-collin**

*24 dessins* - 2003

*là où je pense* - 2003

**nathalie dumonteil**

*sauter à pieds joints assez longtemps* - 2010

**sarah kéryna**

*les miettes* - 2007

**corinne lovera vitali**

*tout ce que je veux* - 2006 - réédition avec cd - 2011

**laure maternati**

*la collection lente* - 2003

*remontée mécanique la remontée mécanique* - dans le cd *non non non* - 2004

**dorothée volut**

*comme tous les enfants* - 2007

**claire warren**

*des montagnes, des souris et des machines* - 2005

**corinne lovera vitali**

non.ultra-book.com

*[volume 1] un cd en cours* - avec ccc - NON - 2010

*kid* - avec loren capelli - rouergue - 2010

*pirate des garages-vides* - thierry magnier - 2009

*please read this seed* - pour richard brautigian - avec lc - NON - 2008

*c'est giorgio* - avec loren capelli - rouergue - 2008

*le bravo* - avec philippe favier - thierry magnier - 2006

*la taille des hommes* - comp'act/l'act mêm - (épuisé) - 2006

*lise.* - thierry magnier - 2005

*nouvelle vie* - gallimard - 2004

*nitti* - gallimard - 2002